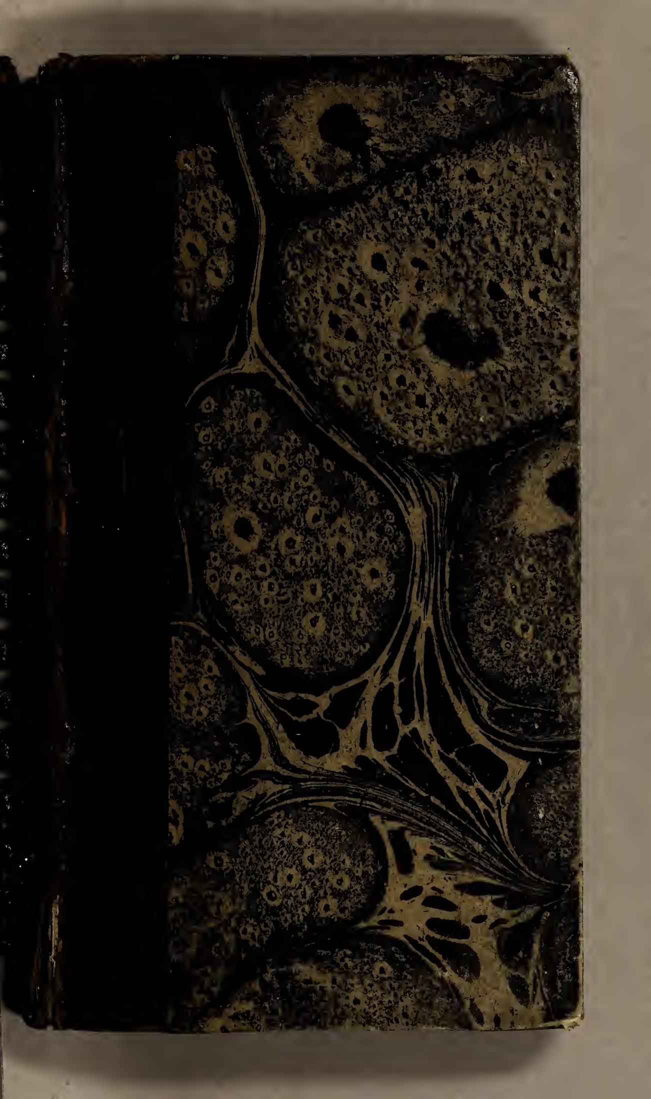
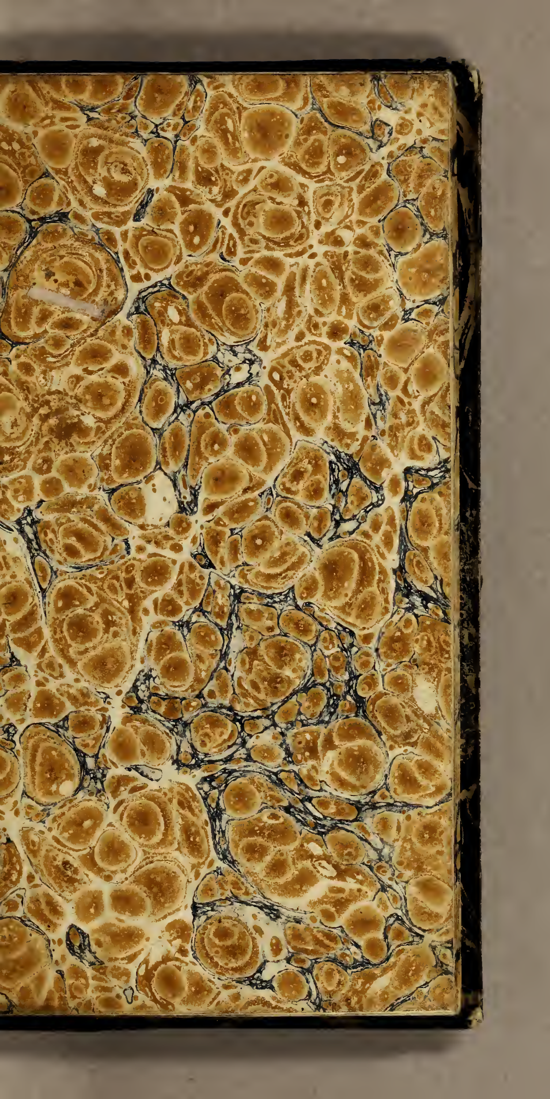



GAUDEO
John Carter Brown



1995

For account of [illegible]
see pp 79-108

VOYAGES
DE
L'EMPEREUR
DE LA CHINE
DANS LA
TARTARIE.

AUSQUELS ON A JOINT
une nouvelle découverte
au Mexique.



A PARIS,
Chez ESTIENNE MICHALLET, ruë
S. Jacques, à l'Image S. Paul.

M. DC. LXXXV.
Avec Approbation.



AU ROY,


IRE,

En attendant que ceux, qu'il a plû à VOSTRE

MAJESTÉ d'envoyer à la Chine ſoient en eſtat de l'informer des choſes qu'ils y auront obſervées, elle a voulu qu'on luy rendît compte de celles qu'on apprend par d'autres voyes. C'eſt pour obéïr à cet ordre, que je luy preſente ces deux voyages, que l'on a traduits mot à mot des Lettres du Pere Verbieſt, qui a eſté de l'un & de l'autre.

Vous verrez, SIRE, dans ce recit, que la Cour de Péquin ne cede en magnificence à aucune Cour de l'Europe; & que ſi vous aviez eſté dans un autre ſiecle, le

Prince qui regne aujourd'huy à la Chine ne verroit rien dans le monde de plus grand que luy.

VOSTRE MAJESTE pourra encore remarquer, qu'elle ne s'est pas trompée, quand elle a jugé, que des gens de lettres en ces pays-là y pourroient estre bons à autre chose, qu'à faire des observations Mathematiques. Quoy qu'en disent ceux qui sont déterminez à blâmer tout ce qu'ils ne font pas, & encore plus ce que font ceux qui n'ont pas le bonheur de leur plaire : Il est des peuples, où

l'uſage des ſciences prophanes eſt de grande utilité pour l'établiſſement de la Religion. Et où des Ouvriers ignorans, dans le cours de la providence ordinaire, ne feront jamais que fort peu de fruit. Saint Paul en étoit ſi perſuadé, qu'il citoit aux Grecs leurs Poëtes, & ceux qui ont ſuivi ſes pas dans la carriere de l'Apoſtolat, l'ont experimenté tant de fois, que perſonne n'en douteroit plus, s'il n'y avoit que la raiſon qui en fiſt douter.

On a joint à ces deux Narrez celuy d'une nouvelle

descente des Espagnols dans la Californie, dont on dit que la Religion peut tirer de grands avantages. C'est une traduction fidelle d'une Relation Castillane, tirée des Lettres de l'Admiral mesme, qui a esté chef de cette entreprise. On a jugé que VOSTRE MAJESTE' *ne seroit pas jalouse d'apprendre, que l'Espagne fait des conquestes au Mexique, & qu'elle tâche à se dédommager dans le nouveau monde de ce que la justice de vos droits l'a obligée de vous ceder en celuy cy. Si cet essay a l'honneur de*

vous plaire, on a de quoy vous donner souvent le plaisir de semblables nouvelles, dont le recit ne sera pas moins sincere, que le zele qu'a pour vôtre service

DE VOSTRE MAJESTÉ,

SIRE,

Le tres-humble, tres-obeïssant, & tres-fidelle serviteur & sujet, D. D.



VOYAGE DE L'EMPEREUR DE LA CHINE DANS LA TARTARIE ORIENTALE L'AN 1682.



'EMPEREUR de la Chine a fait un Voyage dans la Tartarie Orientale au commencement de cette an-

née 1682. aprés avoir appaiſé par la mort de trois Rois rebelles une revolte qui s'étoit formée dans quelques Provinces de l'Empire. L'un de ces Princes révoltez a été étranglé dans la Province dont il s'étoit rendu le maître. Le ſecond ayant été conduit à Pekin avec les principaux Chefs de ſa faction, fut mis en pieces à la veuë de toute la Cour, les plus conſidérables d'entre les Mandarins prêtant eux-mêmes leurs mains à cette triſte exécution, pour vanger ſur ce rebelle la mort de leurs parens, qu'il avoit fait cruellement mourir.

Le troiſiéme qui étoit le plus conſidérable, & comme le chef de toute la révolte,

avoit par une mort volontaire prévenu le ſupplice qu'il meritoit, & avoit ainſi terminé une guerre qui duroit depuis ſept ans. La Paix ayant été par là rétablie dans l'Empire, & toutes les Provinces joüiſſant paiſiblement de leur ancienne liberté, l'Empereur partit le 23. de Mars pour aller dans la Province de Leaòtùm, païs de ſes Ancêtres, dans le deſſein d'y viſiter leurs Sepulchres, &, aprés les avoir honorez avec les cérémonies ordinaires, de pourſuivre ſon chemin dans la Tartarie Orientale. Ce voyage fut d'environ onze cens milles, depuis Pékin jusqu'au terme.

L'Empereur menoit avec luy ſon fils aîné, jeune Prince

âgé de dix ans, qui a déja été déclaré heritier de l'Empire. Les trois premieres Reines furent aussi de ce voyage, chacune sur un Char doré ; les principaux Rois qui composent cet Empire en furent aussi, avec tous les Grands de la Cour, & les plus considérables Mandarins de tous les Ordres, qui ayant tous une fort grande suite, & un nombreux équipage, faisoient à l'Empereur un cortége de plus de soixante-dix mille personnes.

Il voulut que je l'accompagnasse aussi dans ce Voyage, & que je fusse toûjours auprés de luy, afin de faire en sa présence les Observations nécessaires pour connoître la dispo-

ſition du Ciel, l'élevation du Pole, la déclinaiſon de chaque païs, & pour meſurer par les inſtrumens de Mathématique la hauteur des montagnes & la diſtance des lieux. Il étoit bien-aiſe auſſi de s'inſtruire ſur ce qui regarde les Méteores, & ſur beaucoup d'autres matiéres de Phyſique & de Mathématique. Ainſi il donna ordre à un Officier de faire porter ſur des chevaux les inſtrumens dont j'aurois beſoin, & me recommanda au Prince ſon Oncle, qui eſt auſſi ſon Beau-pere, & la ſeconde perſonne de l'Etat; on l'appelle d'un nom Chinois, qui ſignifie aſſocié à l'Empire: Il le chargea de me faire donner

tout ce qui ſeroit néceſſaire pour le voyage ; ce que ce Prince fit avec une bonté toute particuliere, me faiſant toûjours loger dans ſa tente & manger à ſa table.

L'Empereur avoit ordonné qu'on me donnât dix chevaux de ſon écurie, afin que j'en puſſe changer aiſément ; & parmi ceux-là, il y en avoit qu'il avoit monté luy-même, ce qui eſt une fort grande diſtinction. Dans ce voyage on marcha toûjours vers l'Orient d'Eté.

De Pekin juſqu'à la Province de Leaò-tùm le chemin, qui eſt d'environ 300 milles, eſt aſſez uni ; dans la Province même de Leaò-tùm, il eſt de 400 milles, mais beaucoup

plus inégal à cauſe des montagnes : depuis la frontiere de cette Province juſqu'à la ville d'Ula, où le fleuve que les Tartares appellent Songoro, & les Chinois Sum-hoa, le chemin, qui eſt encore de 400 milles, eſt fort difficile, étant coupé tantoſt par des montagnes extrémement eſcarpées, tantoſt par des vallées d'une profondeur extraordinaire, & par des plaines déſertes, où l'on fait deux & trois jours de marche ſans rien trouver. Les montagnes de ce païs ſont couvertes du côté de l'Orient de grands cheſnes, & de vieilles foreſts, qui n'ont point été coupées depuis des Siécles entiers.

Tout le païs qui eſt au delà

de la Province de Leaò-tùm eſt fort deſert, on n'y voit de tous côtez que montagnes, que vallées, que cavernes de Tigres, d'Ours & d'auttes bêtes farouches: on n'y trouve preſque point de maiſon, mais ſeulement de méchantes chaumines ſur le bord des fleuves & des torrens. Toutes les Villes & les Bourgades que j'ay veuës dans le Leaò-tùm, & qui ſont en aſſez grand nombre, ſont entierement ruïnées. On n'y voit par tout que de vieilles maſures, avec des monceaux de pierre & de brique. Dans l'enceinte de ces Villes il y a quelques maiſons bâties depuis peu, mais ſans aucun ordre: les unes ſont faites de terre, les autres des reſtes des

anciens bâtimens, la plûpart couvertes de paille, tres-peu de brique. Il ne reſte pas maintenant le moindre veſtige de quantité de bourgs & de villages qui ſubſiſtoient avant la guerre. Car le petit Roy des Tartares qui commença à l'allumer, n'ayant d'abord qu'une fort petite armée, fit prendre les armes aux Habitans de ces lieux-là, qu'il fit détruire enſuite, pour ôter aux ſoldats l'eſperance de retourner jamais dans leur païs.

La capitale de Leaò-tùm qu'on nomme Xin-yam, eſt une ville aſſez belle & aſſez entiere : il y a même encore un reſte d'un ancien Palais. Elle eſt autant que je l'ay pû remarquer par pluſieurs obſerva-

tions à 41 degrez 56 minutes, c'est à dire deux degrez au dessus de Pekin, quoique jusqu'à present, & les Europeans & les Chinois ne luy ayent donné que 41 degrez. Il n'y a dans cette ville aucune declinaison de l'ayman, comme je l'ay remarqué par plusieurs observations reïterées. La ville d'Ula qui étoit presque le terme de nôtre voyage, est à 44 degrez 20 minutes. La boussole y décline du Midy à l'Occident, d'un degré 40 minutes.

Mais reprenons la suite de nôtre voyage. Depuis Pekin jusqu'à cette extrémité de l'Orient on fit un nouveau chemin, par lequel l'Empereur pouvoit marcher commo-

dément à cheval, & les Reines sur leurs chars. Ce chemin est large d'environ dix pieds, le plus droit & le plus uni qu'on l'ait pû faire. Il s'étend jusqu'à plus de 1000 milles. On avoit fait des deux côtez une espece de petite levée haute d'un pied toûjours égale, & parfaitement paralelle l'une à l'autre : & ce chemin étoit aussi net, sur tout quand le temps étoit beau, que l'aire où les Laboureurs battent le bled dans les campagnes ; aussi y avoit-il des gens sur le chemin, qui n'étoient occupez qu'à le nettoyer. Les Chrétiens n'ont pas tant de soin de balayer les ruës, & les places publiques où le saint Sacrement doit passer dans les pro-

ceſſions ; que ces Infidelles en ont de nettoyer les chemins, par où doivent paſſer leurs Rois & leurs Reines , toutes les fois qu'ils ſortent de leur Palais.

On fit pour le retour un chemin ſemblable au premier. On avoit aplani les montagnes autant qu'on l'avoit pû ; on avoit dreſſé des ponts ſur les torrens, & pour les orner on avoit tendu des deux côtez une eſpece de nattes, ſur leſquelles étoient peintes diverſes figures d'animaux, qui faiſoient le même effet, que les tapiſſeries qu'on tend dans les ruës aux proceſſions.

L'Empereur ne ſuivoit preſque jamais ce chemin; chaſſant preſque toûjours. Et lors mê-

me qu'il joignoit les Reines, il le cotoyoit ſeulement, de peur que le grand nombre de chevaux qui étoient à ſa ſuite ne le gâtaſſent. Il marchoit ordinairement à la teſte de cette eſpece d'armée. Les Reines le ſuivoient immédiatement ſur leurs chars, avec leur train, & leur équipage. Elles laiſſoient néanmoins quelque intervalle entre luy, & elles. Enſuite marchoient les Rois, les Grands de la Cour, & les Mandarins, chacun ſelon ſon rang. Une infinité de valets & d'autres gens à cheval faiſoient l'arriere-garde.

Comme il n'y avoit point de Ville ſur toute la route, qui pût ni loger une ſi grande multitude de gens, ni leur four-

nir des vivres, & que d'ailleurs on devoit faire une grande partie du voyage par des lieux peu habitez, on fut obligé de faire porter tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage, & même des vivres pour plus de trois mois.

C'estpourquoy l'on envoyoit devant, par les chemins qu'on avoit fait à côté de celuy de l'Empereur, une infinité de chariots, de chameaux, de chevaux, & de mulets pour porter le bagage. Outre cela l'Empereur, les Rois, & presque tous les Grands de la Cour, faisoient suivre un grand nombre de chevaux de main, pour en changer de tems en tems. Je ne comte point les troupeaux de bœufs,

de moutons, & d'autre bétail qu'on étoit obligé de mener. Et quoique cette grande multitude d'hommes, de chevaux, & de troupeaux allast par un chemin assez éloigné de celuy de l'Empereur, elle excitoit cependant une si horrible poussiere, qu'il nous sembloit que nous allions dans un nuage; & nous avions de la peine à distinguer de 15 ou 20 pas ceux qui marchoient devant.

La Marche étoit si bien reglée, que cette armée campoit tous les soirs sur le bord de quelque fleuve ou de quelque torrent. C'est pourquoy on faisoit partir de grand matin les tentes & le bagage nécessaire pour cela, & les Maréchaux des Logis étant arri-

vez les premiers, marquoient le lieu le plus propre pour la tente de l'Empereur, pour celles des Reines, des Rois, des Grands de la Cour, & des Mandarins, ſelon la dignité d'un chacun, & ſelon le rang qu'il tient dans la milice Chinoiſe, qui eſt diviſée en huit Ordres, ou en huit Etendars.

Dans l'eſpàce de trois mois nous fiſmes environ 1000 milles en avançant vers l'Orient d'Eté, & autant au retour. Enfin nous arrivâmes à Kam-Hay qui eſt un Fort ſitué entre la mer Meridionale & les montagnes du Nort. C'eſt là où commence cette muraille célebre qui ſépare la Province de Leaò-tùm de celle de Pékeli, d'où elle s'étend fort loin du

côté du Nort pardessus les plus hautes montagnes. Quand nous fûmes entrez dans cette Province, l'Empereur, les Rois, & les Grands de la Cour, quitterent le grand chemin dont nous avons parlé pour prendre celuy des montagnes du Nort, qui s'étendent sans interruption vers l'Orient d'Eté. On y passa quelques jours à la chasse, qui se fit de cette sorte.

L'Empereur choisit trois mille hommes de ses Gardes-du-corps, armez de fléches & de javelots. Il les dispersa de côté & d'autre, de sorte qu'ils occupoient un grand circuit autour des montagnes, qu'ils environnoient de toutes parts. Ce qui

faisoit comme une espece de cercle, dont le diametre étoit au moins de 3000 pas. Ensuite venant à s'approcher d'un pas égal, sans quitter leur rang, quelque obstacle qu'ils trouvassent dans leur chemin, (car l'Empereur avoit mêlé parmy eux des Capitaines, & même des Grands de la Cour pour y maintenir l'ordre) ils reduisoient ce grand cercle à un autre beaucoup moindre, qui avoit environ trois cens pas de diametre ; ainsi toutes les bêtes qui avoient été enfermées dans le premier, se trouvoient prises dans celuy-cy comme dans un filet, parce que chacun mettant pied à terre, ils se serroient si étroitement les uns contre les au-

tres, qu'ils ne laiſſoient aucune iſſuë par où elles puſſent s'enfuïr. Alors on les pourſuivoit ſi vivement dans ce petit eſpace, que ces pauvres animaux épuiſez à force de courir, venoient tomber aux pieds des chaſſeurs, & ſe laiſſoient prendre ſans peine. Je vis prendre de cette maniere deux ou trois cents Liévres en moins d'un jour, ſans comter une infinité de Loups & de Renards. J'ay veu la même choſe pluſieurs fois dans la Tartarie qui eſt au delà de la Province de Leaò-tùm, où je me ſouviens d'avoir veu entr'autres plus de mille Cerfs enfermez dans ces ſortes de filets, qui venoient ſe jetter entre les mains des Chaſſeurs,

ne trouvant point de chemin pour se sauver. On tua aussi des Ours, des Sangliers, & plus de 60 Tigres. Mais on s'y prend d'une autre maniere, & l'on se sert d'autres armes.

L'Empereur voulut que je me trouvasse à toutes ces differentes chasses, & il recommanda à son beau-pere d'une maniere fort obligeante d'avoir un soin particulier de moy, & de prendre garde que je fusse exposé à aucun danger dans la chasse des Tigres, & des autres bêtes féroces. J'étois là le seul de tous les Mandarins qui fût sans armes, & assez prés de l'Empereur. Quoique je me fusse un peu fait à la fatigue depuis le

tems que nous étions en voyage, je me trouvois si las tous les soirs en arrivant à ma tente, que je ne pouvois me soûtenir, & je me serois dispensé plusieurs fois de suivre l'Empereur, si mes amis ne m'avoient conseillé le contraire, & si je n'avois craint, qu'il le trouvât mauvais, s'il s'en fût apperceu.

Aprés avoir fait environ 400 milles en chassant toûjours de cette maniere, nous arrivâmes enfin à Xyn-yam ville capitale de la Province, où nous demeurâmes quatre jours. Les Habitans de Corée vinrent presenter à l'Empereur un Veau marin qu'ils avoient pris. L'Empereur me le fit voir, & me demanda si dans nos li-

vres d'Europe il étoit parlé de ce poiſſon. Je luy dis que nous avions un livre dans nôtre Bibliotéque de Pékin, qui en expliquoit la nature, & dans lequel il y en avoit même une figure; il me témoigna de l'empreſſement pour le voir, & dépêcha auſſi-tôt à nos Peres de Pékin un Courier, qui me l'apporta en peu de jours. L'Empereur prit plaiſir à voir que ce qui étoit marqué de ce poiſſon dans ce livre, étoit conforme à ce qu'il voïoit; il le fit porter enſuite à Pékin pour y être conſervé ſoigneuſement.

Pendant le ſéjour que nous fiſmes en cette Ville, l'Empereur alla viſiter avec les Reines les tombeaux de ſes Ancêtres, qui n'en ſont pas fort

éloignez, d'où il les renvoya à Xin-yam, pour continuer son voyage vers la Tartarie Orientale.

Aprés plusieurs jours de marche & de chasse il arriva à Kirin, qui est éloigné de Xin-yam de 400 milles. Cette Ville est bâtie le long du grand fleuve Songoro, qui prend sa source du mont Cham-pé, distant de là de 400 milles vers le Midy. Cette montagne si fameuse dans l'Orient pour avoir été l'ancienne demeure de nos Tartares, est toûjours couverte de neiges, d'où elle a pris son nom; car Cham-pé signifie la montagne blanche.

D'abord que l'Empereur l'apperceut, il descendit de

cheval, il ſe mit à genoux ſur le rivage, & s'inclina trois fois juſqu'en terre pour la ſalüer. Enſuite il ſe fit porter ſur un Trône éclatant d'or, & fit ainſi ſon entrée dans la Ville. Tout le Peuple accourut en foule au devant de luy, en témoignant par ſes larmes la joye qu'il avoit de le voir. Ce Prince prit beaucoup de plaiſir à ces témoignages d'affection, & pour donner des marques de ſa bien-veillance, il voulut bien ſe faire voir à tout le monde, & défendit à ſes Gardes d'empêcher le Peuple de l'approcher, comme ils font à Pékin.

On fait en cette Ville des barques d'une maniere particuliere. Les Habitans en tiennent

nent toûjours un grand nombre de tout prests pour repousser les Moscovites, qui viennent souvent sur cette riviere leur disputer la pesche des Perles. L'Empereur s'y reposa deux jours, aprés lesquels il descendit sur le fleuve avec quelques Seigneurs, accompagné de plus de cent bateaux, jusqu'à la Ville d'Ula, qui est la plus belle de tout le païs, & qui étoit autrefois le Siege de l'Empire des Tartares.

Un peu au dessous de cette Ville, qui est à plus de trentedeux milles de Kirin, la riviere est pleine d'un certain poisson qui ressemble assez à la Plie d'Europe; & c'étoit principalement pour y prendre le di-

vertiſſement de la peſche que l'Empereur étoit allé à Ula : mais les pluyes ſurvenant tout à coup, groſſirent tellement la riviere, que tous les filets furent rompus & emportez par le débordement des eaux. L'Empereur cependant demeura 5. ou 6. jours à Ula; mais voyant que les pluyes ne diſcontinuoient point, il fut obligé de revenir à Kirin, ſans avoir pris le plaiſir de la peſche. Comme nous remontions la riviere, la barque où j'étois avec le beaupere de l'Empereur, fut tellement endommagée par l'agitation des vagues, que nous fuſmes contrains de mettre pied à terre, & de monter ſur une charette tirée par un bœuf, qui nous

rendit fort tard à Kirin, ſans
que la pluye eût diſcontinué
durant tout le chemin.

Le ſoir comme on entrete-
noit l'Empereur de toute cet-
te avanture, il dit en riant:
Le poiſſon s'eſt moqué de nous.
Enfin, aprés avoir ſejour-
né deux jours à Kirin, les
pluyes commencerent à dimi-
nuër, & nous reprîmes la rou-
te de Leaò-tùm. Je ne puis
icy exprimer les peines & les
fatigues qu'il nous falut eſ-
ſuyer durant tout le cours de
ce voyage, ſur des chemins
que les eaux avoient gaſtez
& rendus preſque impratica-
bles. Nous allions ſans ceſſe
par des montagnes, ou par
des valées: & l'on ne pouvoit
paſſer qu'avec un extréme

danger les torrens & les rivieres qui étoient grossies par des ravines qui y couloient de toutes parts. Les ponts étoient ou renversez par la violence des courans, ou tout couverts par le débordement des eaux. Il s'étoit fait en plusieurs endroits de grands amas d'eau, & une fange dont il étoit presque impossible de se tirer. Les chevaux, les chameaux, & les autres bêtes de somme qui portoient le bagage, ne pouvoient avancer; ils demeuroient embourbez dans les marais, ou mouroient de langueur sur les chemins. Les hommes n'étoient pas moins incommodez; & tout s'affoiblissoit faute de vivres & de

rafraîchiſſemens neceſſaires pour un ſi grand voyage. Quantité de gens de cheval, étoient obligez ou de traîner eux-mêmes à pied leurs chevaux qui n'en pouvoient plus, ou de s'arrêter au milieu des campagnes pour leur faire un peu reprendre haleine. Quoique les Maréchaux des logis & les Fouriers n'épargnaſſent ni les travailleurs, ni le bois, qu'on coupoit de tous côtez, pour remplir de faſcines tous ces mauvais paſſages : neanmoins aprés que les chevaux & les chariots, qui prenoient le devant dés le grand matin, étoient une fois paſſez, il étoit impoſſible de paſſer aprés eux; l'Empereur même avec ſon fils, & tous les

grands Seigneurs de la Cour, furent obligez plus d'une fois de traverser à pied les boües & les marécages, craignant de s'exposer à un plus grand danger, s'ils les vouloient passer à cheval.

Quand il se rencontroit des ponts, ou de ces sortes de défilez, toute l'Armée s'arrétoit ; & dés que l'Empereur étoit passé avec quelques-uns des plus considerables, tout le reste de la multitude venoit en foule ; & châcun voulant passer des premiers, plusieurs se renversoient dans l'eau : D'autres prenans des chemins de détour encore plus dangereux, tomboient dans des fondrieres & des bourbiers, dont ils ne pouvoient plus se retirer.

Enfin, il y eut tant à souffrir sur tous les chemins de la Tartarie Orientale, que les vieux Officiers qui suivoient la Cour depuis plus de trente ans, disoient qu'ils n'avoient jamais tant souffert dans aucun voyage.

Ce fut dans ces occasions que l'Empereur me donna plus d'une fois des marques d'une bienveillance toute particuliere.

Le premier jour que nous nous mismes en chemin pour le retour, nous fusmes arrestez sur le soir par un torrent si gros & si rapide, qu'il étoit impossible de le passer à gué.

L'Empereur ayant trouvé là par hazard une petite barque,

qui ne pouvoit tenir que quatre personnes tout au plus, passa le premier avec son fils, & quelques-uns des principaux Rois ensuite. Tous les autres Princes, Seigneurs & Mandarins avec le reste de l'Armée attendoient cependant sur le bord avec impatience le retour de la barque, pour se rendre au plûtôt de l'autre côté du torrent, parce que la nuit approchoit, & que les tentes étoient déja passées depuis long-temps. Mais l'Empereur étant revenu à nous sur une petite barque toute semblable à la premiere, il demanda tout haut où j'étois, & son beaupere m'ayāt presenté à luy, qu'il monte, ajoûta l'Empereur, & qu'il pas-

ſe avec nous. Ainſi nous fuſmes les ſeuls qui paſſerent avec l'Empereur ; & tout le reſte demeura ſur le bord, où il falut paſſer la nuit à découvert. La même choſe arriva le lendemain preſque de la même maniere. L'Empereur ſe trouva ſur le midy au bord d'un torrent auſſi enflé & auſſi rapide que le premier: Il donna ordre qu'on ſe ſerviſt juſqu'au ſoir des barques pour paſſer les tentes, les balots & le reſte du bagage ; & voulut enſuite que je paſſaſſe ſeul avec luy & avec peu de ſes gens, ayant laiſſé ſur l'autre bord tout ce qu'il y avoit de grands Seigneurs, qui furent obligez d'y paſſer la nuit. Le beaupere de l'Empereur mê-

me luy ayant demandé s'il ne passeroit pas avec moy, puisque je logeois dans sa tente, & que je mangeois à sa table; ce Prince luy répondit qu'il demeurât, & qu'il me feroit donner luy-même tout ce qui me seroit necessaire.

Lorsque nous fusmes passez, l'Empereur s'assit sur le bord de l'eau, & me fit asseoir à son côté, avec les deux fils de deux petits Rois Occidentaux, & le premier Colaos de Tartarie, qu'il distinguoit dans toutes les occasions.

Comme la nuit étoit belle, & que le Ciel étoit fort serein, il voulut que je luy nommasse en langage Chinois & Européen toutes les Constellations qui paroissoient alors

ſur l'horiſon, & il nommoit luy-même le premier toutes celles qu'il connoiſſoit déja. Enſuite dépliant une petite carte du Ciel, que je luy avois preſentée quelques années auparavant, il ſe mit à chercher quelle heure il eſtoit de la nuit par l'étoille du Meridien : ſe faiſant un plaiſir de montrer à tout le monde ce qu'il avoit d'habileté dans ces ſciences. Toutes ces marques de bienveillance, & d'autres ſemblables qu'il me donnoit aſſez ſouvent, juſqu'à m'envoyer même à manger de ſa table ; toutes ces marques, dis-je, eſtoient ſi publiques & ſi extraordinaires, que les deux oncles de l'Empereur, qui portent le titre d'Aſſociez à l'Em-

pire, eſtant de retour à Pekin, diſoient, que quand l'Empereur avoit quelque chagrin, ou qu'il paroiſſoit un peu triſte, il reprenoit ſa gayeté ordinaire dés qu'il me voyoit.

Je ſuis arrivé en parfaite ſanté à Pekin le 9. jour de Juin fort tard, quoy-que pluſieurs ſoient demeurez malades en chemin, ou ſoient revenus du voyage bleſſez & eſtropiez.

Je ne dis rien de ce que nous avons fait pour la Religion dans ce voyage. On en reſerve le détail pour une relation particuliere, où l'on verra que par la grace de nôtre Seigneur nôtre faveur à la Cour de la Chine produit des fruits conſiderables à l'Egliſe, & n'oſte pas les Croix aux Miſſionnaires.

J'ajoûteray icy les noms Tartares, & la diſtance de chaque lieu, par ou nous avons paſſé dans la Tartarie Orientale, depuis la Capitale de la Province de Leaò-tùm juſqu'à Kirin, ſelon l'ordre des jours que nous avons employez dans cette marche. On en pourra faire une carte Topographique qu'on inſerera dans la carte de la Province de Leaò-tùm qui ſe trouve dans l'Atlas du Pere Martin Martini, en y changeant ſeulement les latitudes, ſuivant les hauteurs du Pole que nous avons marquées cy-deſſus. I'ajoûteray encore une choſe que j'ay appriſe des habitans meſme d'Ula, ſçavoir que Nincrita, qui eſt un lieu aſſez renommé dans ces quar-

tiers-là, eſt éloigné d'Ula de 700. ſtades Chinoiſes, dont chacune eſt de 360. pas Geometriques : & qu'en s'embarquant à Nincrita ſur le grand fleuve Helùm, dans lequel ſe décharge le Songorò, & quelques autres rivieres encore plus conſiderables ; ſuivant toûjours le courant de l'eau, & allant à l'Orient d'eſté, où un peu plus vers le Septentrion, on arrive en quarante jours de chemin à la mer d'Orient, qui eſt, comme je croy, le Detroit d'Anien. J'ay appris cela de la bouche même du General de la Milice, qui eſt à Kirin, & qui a fait luy-même ce voyage.

Diſtances des lieux par où nous avons paſſé dans la Tartarie Orientale.

LE premier jour, nous partiſmes de Xyn-yam Capitale de la Province de Lcaò-tùm, & nous arrivaſmes à Seao-Lyſtò, c'eſt ainſi que ce lieu ſe nomme en Chinois, 95. ſtad Chin.

Le 2. jour nous arrivaſmes à Chacay Angha, 85. ſtad.

Le 3. jour, à un autre torrent du même nom, 70. ſtad.

Le 4. à Kiaghuchén, 50. ſtad.

Le 5. à Feyteri, 80. ſtad.

Le 6. au Torrent de Séipery, 60. ſtad.

Le 7. au Torrent de Ciam, 60. ſtad.

Le 8. à Courou, 50. ſtad.
Le 9. au Bourg de Sapé, 40. ſtad.
Le 10. à Quaranny pyra, 40. ſtad.
Le 11. à Elten eme ambayaga, 70. ſtad.
Le 12. à Ypatan, 58. ſtad.
Le 13. à Suayen ny pyra, 60. ſtad.
Le 14. à Ylmen, 70. ſtad.
Le 15. à Seuten, 70. ſtad.
Le 16. à la ville de Kirin, 70. ſtad.

Toute cette route eſt de 1028. ſtades Chinoiſes, qui font 369. milles, de 1000. pas Geometriques chacun. J'ay déja dit qu'une ſtade Chinoiſe eſt de 360. pas Geometriques.



VOYAGE DE L'EMPEREUR DE LA CHINE DANS LA TARTARIE OCCIDENTALE.

L'AN 1683.



'EMPEREUR de la Chine a fait cette année qui est la trentiéme de son âge, un voyage dans la Tartarie

Occidentale, avec la Reine son ayeule, qu'on appelle la Reyne Mere. Il partit le sixiéme de Juillet, accompagné de plus de soixante mille hommes, & de cent mille chevaux. Il voulut absolument que je le suivisse avec un des deux Peres qui sont à la Cour de Pekin, dont il me laissa le choix. Je pris le Pere Philippes Grimaldi; parce qu'il est le plus connu, & qu'il sçait parfaitement bien les Mathematiques.

Plusieurs raisons ont porté l'Empereur à entreprendre ce voyage. La premiere estoit pour entretenir sa milice pendant la paix, aussi bien que pendant la guerre, dans un continuel exercice: & c'est pour cette raison qu'aprés a-

voir établi une paix ſolide dans toutes les parties de ce vaſte Empire, il a rappellé de chaque Province ſes meilleures troupes icy, & qu'il a reſolu dans ſon Conſeil de faire tous les ans trois expeditions de cette nature en diverſes ſaiſons; pour leur apprendre en pourſuivant les cerfs, les ſangliers, les ours & les tigres, à vaincre les ennemis de l'Empire; ou du moins pour empêcher que le luxe de la Chine, & un trop long repos n'amoliſſe leur courage, & ne les faſſe dégénerer de leur premiere valeur.

En effet, ces ſortes de chaſſes ont plus l'air d'une expedition militaire, que d'une partie de divertiſſement: car com-

me je l'ay déja remarqué, l'Empereur menoit à sa suite cent mille chevaux, & plus de soixante mille hommes, tous armez de fléches & de cimeterres, divisez par compagnies, & marchant en ordre de bataille aprés leurs enseignes, au bruit des tambours & des trompettes. Pendant leurs chasses ils investissoient les montagnes & les forests entieres, comme si ç'eût esté des villes qu'ils eussent voulu assieger, suivant en cela la maniere de chasser des Tartares Orientaux, de laquelle j'ay parlé dans ma derniere lettre. Cette armée avoit son avant-garde, son arriere garde, & son corps de Bataille, son aîle droite & son aîle gauche

commandées par autant de Chefs & de petits Rois. Il a falu durant plus de ſoixante & dix jours qu'elle a eſté en marche, conduire toutes les munitions de l'armée, ſur des chariots, ſur des chameaux, ſur des chevaux, & ſur des mulets par des chemins tres-difficiles. Car dans toute la Tartarie occidentale (je l'appelle occidentale, non par rapport à la Chine, qui eſt à ſon égard vers l'Occident, mais par rapport à la Tartarie orientale) on ne trouve que montagnes, que rochers, & que vallées. Il n'y a ni Villes, ni Bourgs ni Villages, ni même aucunes maiſons. Ces habitans logent ſous des tentes dreſſées de tous coſtez dans les campa-

gnes. Ils ſont la plûpart Paſteurs, & tranſportent leurs tentes d'une vallée à l'autre, ſelon que les pâturages ſont meilleurs : là ils font paître des bœufs, des chevaux, & des chameaux ; ils ne nourriſſent point de pourceaux, ni de tous ces autres animaux qu'on nourrit ailleurs dans les villages, comme des poules & des oyes ; mais ſeulement de ceux qu'une terre inculte peut entretenir des herbes qu'elle produit d'elle-même ; ils paſſent leur vie ou à la chaſſe, ou à ne rien faire ; & comme ils ne ſement & ne cultivent point la terre, auſſi ils ne font aucune recolte ; ils vivent de lait, de fromage, & de chair, & ont une eſpece de vin aſſez

ſemblable à nôtre eau de vie, dont ils font leurs délices, & s'enyvrent ſouvent. Enfin ils ne ſongent depuis le matin juſqu'au ſoir qu'à boire & à manger, comme les bêtes & les troupeaux qu'ils nourriſſent.

Ils ne laiſſent pas d'avoir leurs Prêtres, qu'ils appellent *Lamas*, pour leſquels ils ont une veneration ſinguliere; en quoy ils different des Tartares Orientaux, dont la plûpart n'ont aucune Religion, & ne croyent point de Dieu. Au reſte, les uns & les autres ſont eſclaves, & dépendent en tout des volontez de leurs maîtres, dont ils ſuivent aveuglément la Religion & les mœurs; ſemblables encore en

ce point à leurs troupeaux, qui vont où on les mene, & non pas où il faut aller.

Cette partie de la Tartarie eſt ſituée au delà de cette prodigieuſe muraille de la Chine, environ mille ſtades Chinoiſes, c'eſt à dire, plus de trois cent milles d'Europe; & s'étend de l'orient d'Eté vers le ſeptentrion. L'Empereur alloit à cheval à la teſte de ſon armée par ces lieux deſerts, par des montagnes eſcarpées & éloignées du grand chemin, expoſé tout le jour aux ardeurs du ſoleil, aux pluyes, & à toutes les injures de l'air. Pluſieurs de ceux qui ſe ſont trouvez aux dernieres guerres, m'ont aſſûré qu'ils n'avoient pas tant ſouffert pen-

dant ce temps-là, que pendant cette chasse; de sorte que l'Empereur, dont le principal but estoit de tenir ses troupes en haleine, y a fait entierement ce qu'il pretendoit

La seconde raison qu'il a euë d'entreprendre ce voyage, étoit afin de contenir les Tartares Occidentaux dans leur devoir, & de prévenir les pernicieux desseins, qu'ils pourroient former contre l'Etat.

C'est pour cela qu'il entra dans leur païs avec une si grosse armée, & de si grands préparatifs de guerre, ayant fait conduire plusieurs pieces d'artillerie, pour en faire de temps en temps la décharge dans les vallées, & par le bruit & le

feu qui ſortoit de la gueule des dragons, qui leur ſervent d'ornement, jetter par tout l'épouvante ſur la route.

Outre cét attirail, il voulut encore eſtre accompagné de toutes les marques de grandeur, qui l'environnent à la Cour de Pekin; de cette multitude de tambours, de trompettes, de timballes, & d'autres inſtrumens de muſique, qui forment des concerts pendant qu'il eſt à table, & au bruit deſquels il entre dans ſon palais, & en ſort. Il fit marcher tout cela avec luy, pour étonner par cette pompe exterieure ces peuples barbares, & leur imprimer la crainte & le reſpect dû à la Majeſté Imperiale.

Car l'Empire de la Chine n'a point eû de tout temps d'ennemis plus à craindre que ces Tartares Occidentaux, qui commençant depuis l'Orient de la Chine, l'entourent d'une multitude presque infinie de peuples, & la tiennent comme assiegée du côté du Septentrion & de l'Occident. Et c'est pour se mettre à couvert de leur incursion, qu'un ancien Empereur Chinois fit bâtir cette grande muraille, qui separe la Chine de leurs terres. Je l'ay passée quatre fois, & l'ay considerée de fort prés. Je puis dire, sans exageration, que les sept merveilles du monde mises ensemble, ne sont pas comparables à cét ouvrage: & tout ce que la

renommée en publie parmy les Europeans, eſt bien au deſſous de ce que j'en ay vû moy-même.

Deux choſes me l'ont fait particulierement admirer. La premiere eſt, que dans cette longue étenduë de l'Orient à l'Occident, elle paſſe en pluſieurs endroits, non ſeulement par de vaſtes campagnes, mais encore par deſſus des montagnes tres-hautes, ſur leſquelles elle s'éleve peu à peu, fortifiée par intervalles de groſſes tours, qui ne ſont éloignées les unes des autres que de deux traits d'arbaleſte. A nôtre retour j'eus la curioſité d'en meſurer la hauteur en un endroit par le moyen d'un inſtrument, & je trouvay qu'el-

le avoit en ce lieu-là 1037. pieds geometriques au deſſus de l'Horiſon : de ſorte qu'on ne comprend pas, comment on a pû élever cet énorme boulevart juſqu'à la hauteur où nous le voyons, dans des lieux ſecs & pleins de montagnes, où l'on a eſté obligé d'apporter de fort loin avec des travaux incroyables l'eau, la brique, le ciment, & tous les materiaux neceſſaires pour la conſtruction d'un ſi grand ouvrage.

La ſeconde choſe qui m'a ſurpris, eſt que cette muraille n'eſt pas continuée ſur une meſme ligne, mais recourbée en divers lieux ſuivant la diſpoſition des montagnes : de telle maniere, qu'au lieu d'un

mur, l'on peut dire qu'il y en a trois, qui entourent toute cette grande partie de la Chine.

Aprés tout, le Monarque, qui de nos jours a réüni les Chinois & les Tartares sous une mesme domination, a fait quelque chose de plus avantageux pour la seureté de la Chine que l'Empereur Chinois qui a bâty cette longue muraille: car aprés avoir reduit les Tartares Occidentaux, partie par artifice, partie par la force de ses armes; il les a obligez d'aller demeurer à trois cent milles au delà de la muraille de la Chine: & dans cet endroit il leur a distribué des terres & des pâturages; pendant qu'il a donné leur païs

aux autres Tartares ſes ſujets, qui y ont à preſent leurs habitations. Cependant ces Tartares Occidentaux ſont ſi puiſſans, que s'ils s'accordoient entr'eux, ils pourroient encore ſe rendre maîtres de toute la Chine, & de la Tartarie Orientale, de l'aveu meſme des Tartares Orientaux.

J'ay dit que le Monarque Tartare qui a conquis la Chine, uſa d'adreſſe pour ſubjuguer les Tartares Occidentaux : car un de ſes premiers ſoins fut d'engager par ſes liberalitez Royales, & par des démonſtrations d'une affection ſinguliere les *Lamas* dans ſes intereſts. Comme ces gens ont un grand credit ſur tous ceux de leur nation; ils leur

persuadérent aisément de se soûmettre à la domination d'un si grand Prince; & c'est en consideration de ce service rendu à l'Etat, que l'Empereur d'a present regarde encore aujourd'huy ces *Lamas* d'un œil favorable, qu'il leur fait des largesses, & qu'il s'en sert pour maintenir les Tartares dans l'obéïssance qu'ils luy doivent: quoy que dans le fonds il n'ait que du mépris pour leurs personnes, & qu'il les regarde comme des gens grossiers, qui n'ont aucune teinture des sciences ny des beaux arts, en quoy ce Prince montre sans doute une sage politique, de déguiser ainsi ses veritables sentimens par ces marques exterieures d'estime

& de bienveillance.

Il a diviſé cette vaſte étenduë de païs en 48. Provinces qui luy ſont ſoûmiſes & tributaires. De là vient que l'Empereur qui regne aujourd'huy dans la Chine, & dans l'une & l'autre Tartarie, peut avec juſtice eſtre appellé le plus grand & le plus puiſſant Monarque de l'Aſie, ayant tant de vaſtes Etats ſous luy, ſans qu'ils ſoient coupez par les terres d'aucun Prince étranger; & luy ſeul eſtant comme l'ame, qui donne le mouvement à tous les membres d'un ſi grand corps.

Car depuis qu'il s'eſt chargé du Gouvernement, il n'en a jamais confié le ſoin à aucun des Colaos ny des Grands de

ſa Cour. Il n'a jamais méme ſouffert que les Eunuques du Palais, ny aucun de ſes Pages, ou des jeunes Seigneurs qui ont eſté élevez auprés de luy, diſpoſaſſent de rien au dedans de ſa Maiſon, & reglaſſent d'eux-meſmes aucune choſe. Ce qui paroîtra bien extraordinaire, ſur tout ſi l'on examine de quelle maniere ſes Predeceſſeurs avoient accoûtumé d'en uſer.

Il châtie avec une équité admirable les Grands auſſi bien que les petits, il les prive de leurs Charges, & les fait deſcendre du rang qu'ils tiennent, proportionnant toûjours la peine à la griéveté de leur faute. Il prend luy-même connoiſſance des affaires qui ſe

traitent au Conſeil Royal, & dans les autres Tribunaux, juſqu'à ſe faire rendre un compte exact des Jugemens qu'on y a portez. En un mot, il diſpoſe & ordonne de tout par luy-même : & c'eſt à cauſe de l'autorité abſoluë qu'il s'eſt ainſi acquiſe, que les plus grands Seigneurs de la Cour & les perſonnes les plus qualifiées de l'Empire, même les Princes du Sang ne paroiſſent jamais en ſa preſence qu'avec un profond reſpect.

Au reſte les *Lamas* ou Prêtres Tartares, dont nous avons parlé, ne ſont pas ſeulement conſiderez du Peuple, mais auſſi des Seigneurs & des Princes de leur nation, qui par des raiſons politiques leur témoi-

gnent beaucoup d'amitié : & cela nous fait craindre que la Religion Chrétienne ne trouve pas une entrée si facile dans la Tartarie Occidentale. Ils sont encore fort puissans sur l'esprit de la Reine Mere; qui est de leur païs, & qui a presentement soixante & dix ans. Ils luy ont souvent dit que la Secte, dont elle fait profession, n'avoit point d'ennemis plus déclarez que nous : & c'est une espece de miracle, ou du moins une protection toute speciale de Dieu, que nonobstant cela, l'Empereur qui a beaucoup d'égard & de respect pour elle, n'ait pas laissé jusqu'icy de nous combler d'honneurs & de graces, nous considérant toûjours d'une au-

tre maniere que les *Lamas.*

Durant le voyage, comme les Princes & les premiers Officiers de l'Armée alloient souvent chez la Reine pour luy faire leur cour, & que nous fûmes avertis d'y aller aussi ; nous voulûmes consulter auparavant une personne de la Cour, qui nous aime beaucoup, & qui parle pour nous à l'Empereur dans nos affaires ; ce Seigneur estant entré dans la tente du Prince, luy dit ce qui se passoit, & sortant aussi-tôt, *L'Empereur*, nous dit-il, *m'a fait entendre, qu'il n'est pas necessaire que vous alliez chez la Reine comme les autres*, ce qui nous fit assez comprendre que cette Princesse ne nous étoit pas favorable.

La troiſiéme raiſon que l'Empereur a euë de faire ce voyage, eſt ſa ſanté : car il a reconnu par une aſſez longue experience, que quand il eſt trop long-temps à Pekin ſans ſortir, il ne manque gueres d'eſtre attaqué de diverſes maladies, qu'il évite par le moyen de ces longues courſes. Car tout le temps qu'elles durent, il ne voit point de femmes ; & ce qui eſt bien plus ſurprenant, il n'en paroît aucune dans toute cette grande Armée, excepté celles qui ſont à la ſuite de la Reine Mere : encore eſt-ce une choſe nouvelle qu'elle ait accompagné le Roy cette année, cela ne s'eſtant jamais pratiqué qu'une ſeule fois, lors qu'il mena les trois

Reines avec luy juſqu'à la ville capitale de la Province de *Leaò-tùm*, pour viſiter les ſepulchres de leurs Ancêtres.

L'Empereur & la Reine Mere pretendoient encore par ce voyage éviter les chaleurs exceſſives qu'on ſent à Pekin en eſté pendant les jours Caniculaires. Car dans cét endroit de la Tartarie, il regne aux mois de Iuillet & d'Aouſt un vent ſi froid, principalement durant la nuit, qu'on eſt obligé de prendre de gros habits, & des fourures. La raiſon qu'on peut apporter d'un froid ſi extraordinaire, eſt que cette region eſt fort élevée & pleine de montagnes. Il y en a une entr'autres, ſur laquelle

nous avons toûjours monté durant cinq ou ſix jours de marche. L'Empereur ayant voulu ſçavoir de combien elle ſurpaſſoit les campagnes de Pekin éloignées de là d'environ trois cent milles ; à nôtre retour, aprés avoir meſuré la hauteur de plus de cent montagnes qui ſont ſur la route, nous trouvâmes qu'elle avoit trois mille pas geometriques d'élevation au deſſus de la mer la plus proche de Pekin.

Le ſalpetre, dont ces contrées ſont pleines, peut encore contribuer à ce grand froid, qui eſt ſi violant, qu'en creuſant la terre à trois ou quatre pieds de profondeur, on en tiroit des mottes toutes

gelées, & des monceaux de glace.

Plusieurs petits Rois de la Tartarie occidentale venoient de tous costez de trois cent, & mesme de cinq cent milles avec leurs enfans pour saluer l'Empereur. Ces Princes qui ne sçavent la plûpart que leur langue naturelle, fort differente de celle qu'on parle dans la Tartarie Orientale, nous marquoient des yeux & du geste une bonté toute particuliere. Il s'en trouvoit parmy eux, qui avoient fait le voyage de Pekin pour voir la Cour, & qui avoient vû nôtre Eglise.

Un ou deux jours avant que d'arriver à la montagne, qui estoit le terme de nostre voya-

ge, nous rencontrâmes un petit Roy fort âgé, qui revenoit de chez l'Empereur : nous ayant apperçûs, il s'arreſta avec toute ſa ſuite, & fit demander par ſon Interprete, lequel de nous s'appelloit *Nauhoaij* : Un de nos valets ayant fait ſigne que c'eſtoit moy, ce Prince m'aborda avec beaucoup de civilité, & me dit qu'il y avoit long-temps qu'il ſçavoit mon nom, & qu'il deſiroit de me connoître ; il parla au Pere Grimaldi avec les mêmes marques d'affection. L'accüeil favorable qu'il nous fit en cette rencontre, nous donne quelque lieu d'eſperer que nôtre Religion pourra trouver une entrée facile chez ces Princes, particulierement ſi on a ſoin

de s'insinuer dans leur esprit par le moyen des Mathematiques. Que si on a dessein de penetrer quelque jour dans leur païs, le plus sûr pour plusieurs raisons que je n'ay pas le loisir d'expliquer icy, seroit de commencer d'abord par les autres Tartares plus éloignez, qui ne sont pas soûmis à cet Empire; de là on passeroit à ceux-cy, en avançant peu à peu vers la Chine.

Durant tout le voyage l'Empereur a continué de nous donner des marques singulieres de sa bienveillance, nous faisant des faveurs à la vûë de son armée, qu'il ne faisoit à personne.

Un jour qu'il nous rencontra dans une grande vallée, où

nous meſurions la hauteur & la diſtance de quelques montagnes ; il s'arreſta avec toute la Cour, & nous appellant de fort loin, il nous demanda en langue Chinoiſe, *Hao mo*, c'eſt à dire, *vous portez-vous bien?* En ſuite il nous fit pluſieurs queſtions en langue Tartare ſur la hauteur de ces montagnes, auſquelles je répondis auſſi dans la même langue. Aprés cela, ſe tournant vers les Seigneurs qui l'environnoient, il leur parla de nous en des termes tres-obligeans, comme je l'appris le ſoir même du Prince ſon oncle, qui eſtoit alors à ſes coſtez.

Il nous a témoigné encore ſon affection, faiſant ſouvent

porter des mets de ſa table dans nôtre tente, voulant même en de certaines rencontres, que nous mangeaſſions dans la ſienne : & toutes les fois qu'il nous a fait cet honneur, il a eu égard à nos jours d'abſtinence & de jeûne, nous envoyant ſeulement des viandes dont nous puſſions uſer.

Le fils aîné de l'Empereur à l'exemple de ſon pere, nous marquoit auſſi beaucoup de bonté ; car ayant eſté contraint de s'arreſter durant plus de dix jours, à cauſe d'une chûte de cheval, dont il fut bleſſé à l'épaule droite, & une partie de l'armée dans laquelle nous eſtions, l'ayant

attendu, pendant que l'Empereur avec l'autre continuoit ſa chaſſe ; il ne manqua pas durant ce temps-là de nous envoyer tous les jours, & meſme quelquefois deux fois le jour des viandes de ſa table. Au reſte, nous regardons toutes ces faveurs de la Maiſon Royale, comme les effets d'une providence particuliere, qui veille ſur nous & ſur le Chriſtianiſme, de laquelle nous avons d'autant plus de ſujet de remercier Dieu, que l'affection de l'Empereur ne ſe montre pas toûjours ſi conſtante envers les Grands de l'Empire, & même les Princes du ſang.

Pour ce qui regarde les autres particularitez de nôtre voyage, elles ſont ſemblables à ce qui arriva l'année paſſée au voyage de la Tartarie Orientale que j'ay décrit amplement dans ma derniere Lettre, c'eſt à dire, que nous nous ſommes ſervi des chevaux de l'Empereur, & de ſes litieres; que nous avons logé dans les tentes, & mangé à la table du Prince ſon oncle, auquel il nous avoit particulierement recommandez.

Durant plus de 600 milles que nous avons faits en allant & en revenant (car nous ne ſommes pas retournez par la même route) il a

fait faire un grand chemin à travers les montagnes & les vallées pour la commodité de la Reine Mere qui alloit en chaise ; il a fait encore jetter une infinité de ponts sur les torrens, couper des rochers, & des pointes de montagnes avec des peines & des dépenses incroyables. Le Pere Grimaldi décrira dans sa Lettre les autres circonstances.

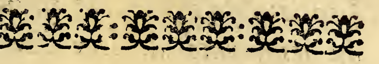
Quant au fruit que la Religion peut tirer de nôtre voyage, j'en ay parlé ailleurs. Il suffit de dire que l'Empereur, aux volontez duquel nous ne pouvons faire la moindre resistance, sans exposer toute cette Mission à

un danger manifeſte, nous a ordonné de le ſuivre. Ie n'ay pas laiſſé neanmoins de parler deux fois à ce Seigneur de la Cour, qui eſt noſtre ami particulier, pour nous diſpenſer de faire déſormais ces longues courſes, & moy principalement qui ne ſuis plus en âge de cela. I'ay tâché d'obtenir au moins qu'on ſe contentât de mener ſeulement un de nous. Les lettres de nos Peres m'ont toûjours eſté renduës durant le chemin, & j'ay eu la commodité de leur écrire, à cauſe des couriers qui alloient continuellement à la Ville Royale, ou qui en venoient.



I'écris tout cecy à la haſte, pour continuer à vous rendre compte de nos occupations.





ECLAIRCISSEMENT necessaire pour justifier la Geographie qui est supposée dans ces Lettres.

ON pourra s'estonner, que l'auteur de ces let-res fasse mention dans la pre-niere d'une espece de guerre ntre les Tartares Orientaux, & les Moscovites, vû l'ex-rême distance où ces peuples aroissent estre l'un de l'autre ans nos cartes Geographiques: Mais ceux qui sçavent com-

bien les Moscovites ont estendu les bornes de leur Empire le long de la Mer de la Tartarie, jugeront la chose moins difficile. D'ailleurs ceux qui ont vû ces pays, y ont fait des découvertes fort contraires à ce que nos Geographes nous en ont appris jusques icy. Tout nouvellement Monsieur d'Arcy, qui commande un des vaisseaux du Roy dans la flotte de Monsieur le Mareschal d'Estrées, nous a raconté qu'ayant servy en Pologne, & ayant esté fait Gouverneur d'une place vers la Moscovie, des Am-

baſſadeurs Moſcovites y avoient paſſé en s'en retournant, & que les ayant regallez d'une maniere à les mettre en aſſez belle humeur, un d'eux luy fit voir une nouvelle Carte des pays, qui ſont entre la Moſcovie & la Chine, & luy dît que de trois villes qu'il luy montra, dont les noms eſtoient Lopſla, Abaſinko, Nerginſko, toutes trois de la domination des Grands Ducs, quoy que ſituées dans la grande Tartarie, il y avoit un chemin à Pekin, qui n'eſtoit que de vingt-cinq ou trente journées.

Il faut qu'on tienne cette Carte fort ſecrete en Moſcovie. Car le lendemain le Moſcovite fut au deſeſpoir de l'avoir donnée, diſant que ce ſeroit pour luy une groſſe affaire ſi on le ſçavoit. L'Officier eſtant revenu depuis en France en a donné une copie au Roy, & une autre à Monſieur le Marquis de Seignelay. Pour confirmer cela on peut adjoûter, ce qu'un François a écrit de Moſcovie depuis moins de deux mois, qu'on y levoit actuellement des troupes pour aller faire la guerre aux Chinois.



NOUVELLE DESCENTE DES ESPAGNOLS DANS L'ISLE DE CALIFORNIE.

L'AN 1683.



A grande Isle de Californie a toûjours paru à l'Espagne une conqueste digne de ses armes, depuis qu'elle s'est renduë maîtresse du Mexique. Le zele de la Re-

ligion & du ſalut des Inſulaires, joint à l'eſperance, que ceux, qui ont navigé ſur ces coſtes, nous ont toûjours donnée, d'y peſcher des perles en abondance, nous ont de tout temps fait ſouhaiter d'étendre l'empire de noſtre nation dans ces riches & vaſtes terres. Le fameux Marquis Del Vallé Dom Fernand Cortez fut le premier, qui en forma le deſſein, & qui en fit le voyage: mais la crainte des troubles, dont on eſtoit menacé dans un païs nouvellement conquis, l'ayant fait rappeller au Mexique, fit evanoüir l'eſperance, qu'on avoit conçûë de ſa valeur & de ſa fortune. Pluſieurs grands Capitaines aprés luy ont renouvellé cette entre-

priſe : mais elle a toûjours été traverſée par quelque accident impreveu ; & on n'a rapporté autre choſe, de toutes les deſcentes qu'on y a faites, que quelque connoiſſance des peuples, qui habitent cette Iſle, des perles qu'on y peut peſcher, & d'une eſpece d'Ambre, qu'on y trouve.

La gloire de reüſſir dans cette conqueſte, auſſi importante pour la Religion, qu'avantageuſe à noſtre commerce, eſtoit reſervée à nôtre Monarque, aux frais duquel s'eſt fait ce dernier embarquement, dont le premier ſuccez nous donne droit de tout eſperer. Le Marquis de Laguna, Viceroy & Capitaine General du Mexique, que nous appellons

la Nouvelle Eſpagne, ayant receu ordre de ſa Majeſté de ne rien épargner pour les entrepriſes, où il y auroit eſperance d'étendre la foy parmi les nations barbares, fit equiper deux vaiſſeaux de guerre, avec une balandre, pour leur ſervir de patache; & les ayant remplis de bonnes troupes & de toutes ſortes de munitions, les envoya à cette conqueſte ſous la conduite de Dom Iſidore d'Atondo Admiral de la nouvelle Eſpagne, des lettres duquel on a tiré ce qui eſt écrit dans cette Relation.

Cette petite flotte partit du port de Chalaca dans la nouvelle Galice, le 18. jour de Janvier de l'année 1683.

Les premiers jours de la na-

vigation ne furent pas trop heureux, on eut presque toûjours le vent contraire, on fut obligé d'aller à la bouline, & l'on fut jetté par la tempeste au port de Mazatlan, où les deux vaisseaux entrerent le 9. de Fevrier. Le 18. de Mars on arriva à l'embouchure de la riviere de Cinaloa, où il y a un port assez commode, on s'y rafraichit quelque tems, & l'on continua ensuite sa route le long de la coste de Cinaloa, jusqu'aux Isles de saint Ignace, où l'on prit le dessus du vent, afin de voguer plus promptement, ou plûtost un peu moins lentement qu'on n'avoit fait jusqu'alors. La route qu'on tint fut à peu prés d'Orient en Occident. Le

temps fut ſi favorable qu'on fut porté dans une ſeule nuit à la veuë de Ceralbo, & des terres de Californie, malgré les grands courans qui ſe trouvent dans ce bras de mer, & qui ſe jettent avec une grande impetuoſité dans la mer Pacifique. Mais le vent s'étant changé tout à coup, on ne pût y aborder que trois jours aprés. De là on coſtoia la terre vers le Nordoüeſt, & aprés huit lieuës de chemin, on arriva enfin à l'entrée du fameux port de Noſtre-Dame de la Paix. Les ſentimens ſont fort partagez ſur la ſituation de ce port. Les cartes ordinaires le marquent au 24. degré; quelques particulieres le mettent au 27. & d'autres enfin au 25. & au 26.

degré. La Carte marine du Capitaine François de Lureville, qui le met au 24. degré, s'accorde en cela avec celles de Janſonius. Mais le Pere Euſebe François Kino Jeſuite, celebre Mathematicien, qui eſtoit du voyage, dit que l'embouchure de ce port eſt au 24. degré 45. minutes. Ce qui donne quelque ſujet de douter que ce port ſoit veritablement celuy de la Paix; & ce doute eſt dautant mieux fondé que les Indiens, qu'on trouva dans ce port, n'entendoient pas une ſeule parole de celles que les Jeſuites, qui eſtoient ſur la flote leur dirent, ſelon qu'elles eſtoient marquées dans un Dictionnaire, que les Peres de leur Compagnie avoient fait

au port de la Paix dans les premieres expeditions des Eſpagnols. Ajoûtez à cela que les anciennes relations qu'on en avoit, marquoient que les Indiens de ce port avoient coûtume de venir ſur des radeaux, & dans des canots au devant des Navires avec de grandes demonſtrations d'amitié, & que dans cette occaſion, il ne ſortit ni canot ni radeau, & l'on fut même quelques jours ſans voir perſonne. L'admiral Dom Iſidore d'Atondo, à qui ce même doute eſtoit venu, pretend y ſatisfaire, en diſant que les Indiens appellez Guaricures, qui ſelon les anciennes relations faiſoient la guerre à ceux du port de la Paix, pouvoient avoir chaſſé les an-

ciens habitans, & s'eſtre rendus maiſtres du Païs, parce que les marques qu'on a que le cap de S. Luc eſt à la pointe de l'Iſle de Ceralbo, prouvent que ce port eſt l'ancien port de la Paix. Quoy qu'il en ſoit, nous l'appellerons de ce nom. On y entra le 30. de Mars aprés avoir fait une neuvaine à ſaint Joſeph. La baye en eſt fort grande, & à peu prés ſemblable à celle de Cadix. On s'avança le lendemain cinq ou ſix lieuës plus avant, & l'on y jetta l'ancre. L'Admiral & les Capitaines ſe mirent dans deux chaloupes pour aller à terre, & aborderent à un lieu fort agreable, rempli de palmiers, où ils trouverent une fontaine de tres bonne

eau. Ils ne virent perſonne, mais ils jugerent par les traces qu'ils remarquerent, qu'il y avoit des hommes Ils n'allerent pas plus loin ce jour-là, & ils revinrent coucher ſur le rivage.

Le jour ſuivant tout le monde prit terre, on fit une grande Croix, qu'on planta ſur une eminence, pour prendre poſſeſſion du pays au nom de Dieu & du Roy Catholique. On voulut voir s'il n'y avoit point d'Indiens cachez dans l'épaiſſeur des bois, dont la montagne eſt couverte. On laiſſa pour cela des choſes propres à manger, comme du blé d'Inde, du biſcuit & autres choſes, parmi leſquelles on meſla quelques grains de cha-

pellet. On ſe contenta de cette découverte, & l'on ſe rembarqua.

Le troiſiéme Avril on deſcendit encore à terre, & l'on trouva dans le meſme endroit les choſes qu'on y avoit laiſſées, ſans que perſonne y euſt touché. L'Admiral accompagné d'un Capitaine, & de quelques ſoldats, monta ſur une colline, d'où il ne découvrit qu'un grand lac, & retourna enſuite aux vaiſſeaux. Le Dimanche aprés la Meſſe, on envoya les chaloupes à la découverte par un détroit, qui s'étend plus de trois lieuës. Le Pere Kino écrit que l'extremité de ce détroit eſt au 24. degré dix minutes. L'on s'amuſa le ſoir à peſcher; & l'on prit

une grande quantité de loups marins, de ſoles, de rayes & & de pluſieurs autres poiſſons d'une grandeur enorme, dont on fit des proviſions pour trois jours; parmi ces poiſſons il s'en trouva même de venimeux qu'on connoiſſoit déja. Le Lundy on retourna à terre à l'endroit où l'on avoit fait le premier debarquement. On commenca à y bâtir un petit Fort avec une Egliſe qu'on dedia à Noſtre-Dame de la Guadaloupe, parce que c'eſtoit ſous ſes auſpices qu'on entreprenoit la conqueſte de ce païs. Cette precaution ne fut pas inutile, car l'Admiral & quelques Capitaines s'eſtant avancez ſur une eminence, découvrirent de grandes fumées,

qui eſt le ſignal dont les Californiens ſe ſervent pour s'aſſembler quand ils vont à la guerre. L'admiral jugea à propos de ſe fortifier, ce qu'on fit avec des troncs de palmiers, parmi leſquels on meſla au lieu de faſcines, les paquets & les caſſettes des ſoldats, afin qu'on pût tirer l'Artillerie, s'il eſtoit neceſſaire, & ſe mettre à couvert des fleches & des dards des Indiens. On plaça trois pieces de campagne ſur le Fort, qu'on avoit fait en demi-lune, & aprés ces precautions on paſſa la nuit dans une tres-grande aſſurance. Les ſoldats eſtant allez le lendemain défricher une colline & couper du bois pour les fortifications, entendirent tout d'un

coup les cris effroyables des Indiens, qui venoient droit au lieu, où nous eſtions. On ſonna l'alarme, & chacun ſe retira dans le Fort. A peine s'eſtoit-on mis en défenſe, qu'on vit paroître environ trente-cinq Indiens fort bien faits & tres-bien armez d'arcs, de fleches & de dards, ils ſe rangerent en demi-lune & commencerent par faire des geſtes, qui marquoient qu'on euſt à ſe retirer de leurs terres. L'Admiral & les Capitaines leur firent connoître par ſigne qu'on ne vouloit que la paix, & qu'on venoit pour faire alliance avec eux. On leur fit ſigne de quitter les armes, & qu'on les quitteroit auſſi; mais ils n'en voulurent rien faire.

Cependant le Pere Matthias Gogni & le Pere Eusebe François Kino Missionnaires de la Compagnie de Jesus qui s'étoient embarquez sur cette flotte pour travailler à la conversion de ces peuples, s'avancerent vers eux d'une maniere intrepide & leur offrirent du biscuit, du bled d'inde, des grains de geais & plusieurs bagatelles que ces Barbares regardent comme des choses fort precieuses. D'abord ils ne voulurent point les recevoir de leurs mains; mais ils leur firent signe de les mettre à terre, & qu'ils les prendroient. On le fit, ils prirent ce qu'on leur avoit presenté, & aprés en avoir mangé avec de grandes marques de joye,

ils mirent bas les armes, abor-
derent les Peres, & prirent
de leurs mains, & de celles des
autres Eſpagnols tout ce qu'on
voulut leur donner. Ils paroiſ-
ſoient avoir grand faim, & ils
paſſoient ſouvent la main ſur
leur eſtomach, & ſur leur ven-
tre qu'ils frottoient avec beau-
coup de vîteſſe, pour marquer
le beſoin qu'ils avoient de
manger. Ce n'eſt pas qu'ils
manquaſſent de vivres; car ils
avoient de la venaiſon dont ils
regalerent les Eſpagnols, &
quelques morceaux d'une cer-
taine viande roſtie dont on
mange auſſi dans la nouvelle
Eſpagne. Mais ayant fait ce
jour-là une grande traite, au-
tant qu'on en pouvoit juger,
il y a apparence qu'ils vou-

loient réſerver leur proviſion pour le retour, où la manger auprés de la fontaine, dont les Eſpagnols s'étoient ſaiſis. On remarqua que ces Barbares ayant un peu mangé de ce qu'on leur donnoit, portoient le reſte ſur la montagne, & revenoient enſuite, témoignant par leurs geſtes qu'on leur feroit plaiſir de leur en donner encore. Peut-eſtre que leurs femmes & leurs enfans eſtoient dans les bois prochains, & qu'ils alloient partager avec eux ce qu'ils recevoient. Ils ne ſe retirerent ce jour-là que ſur le ſoir, & quoy que les Eſpagnols fuſſent trescontens de ce qui s'eſtoit paſſé, ils crûrent pourtant qu'on ne pouvoit avoir trop

de circonſpection à la veuë d'une nation, dont on ne connoiſſoit pas encore ni le genie ni la fidelité. On paſſa les jours ſuivans à couper des palmiers, & d'autres grands arbres pour fortifier la demi-lune. Le Jeudy huitiéme d'Avril on fit une grande peſche, & parce que les Indiens ne parurent point ce jour-là, on les ſoupçonna d'avoir quelque mauvais deſſein & d'amaſſer des troupes pour venir nous attaquer. mais on en vit le lendemain quatre-vingt-dix fort differans des premiers, qui nous donnerent tous les témoignages d'amitié qu'on pouvoit ſouhaiter. On leur preſenta l'image du Crucifix, & celle deNoſtre-Dame de laGuadaloupe,

loupe. La ſurpriſe, qu'ils firent paroître à la veuë de ces choſes, fit bien connoître qu'ils n'avoient jamais rien vû de ſemblable. Ils allerent le ſoir coucher ſur la montagne, & revinrent le lendemain, faiſant paroître beaucoup de familiarité & de franchiſe, ſe meſlant avec les Eſpagnols ſans rien craindre, & même avec trop de liberté; car ils voloient de petites bagatelles avec une adreſſe merveilleuſe. L'admiral s'eſtant apperceu de ce deſordre, crut qu'il faloit y remedier, en leur inſpirant de la crainte & du reſpect. Voicy comme il s'y prit. Il fit attacher un bouclier de cuir fort épais aux oſſemens

d'une balaine, qui se trouverent là par hazard. On fit entendre par signe à ces barbares de tirer leurs fleches contre le bouclier, ce que quelques-uns des plus robustes firent avec beaucoup d'adresse, mais les fleches se briserent, & à peine purent-elles éfleurer le poil de ce bouclier, cela les surprit, car leurs fleches sont si aiguës & si penetrantes qu'elles percent d'outre en outre toute sorte d'animaux. L'Admiral leur demanda par signe, s'ils vouloient voir qu'elle estoit la force des armes des Espagnols, parce qu'ils s'imaginoient, comme ils l'avoüerent ensuite, que l'arquebuse estoit une espece d'arc, & la

baguette la fleche; & afin de leur faire connoître qu'elle eſt la force de l'arquebuze, il donna ordre à l'Alfier Dom Martin Veraſtigui, de tirer la ſienne contre le bouclier, cet Alfier s'eſtant éloigné du bouclier ſix pas plus qu'eux, déchargea ſon arquebuſe, & perça non ſeulement le cuir du bouclier, mais encore l'os de la baleine auquel il eſtoit attaché. Ces barbares étonnez s'approcherent de plus prés pour voir le coup, & demanderent une balle dans l'eſperance d'en faire autant; on leur en donne une, ils la mettent au bout d'un dard, & ſouflent enſuite de toute leur force, croyant que ce ſoufle

eſtoit la cauſe du grand bruit qu'ils avoient entendu ; mais ſitoſt qu'ils laiſſerent aller la balle, elle tomba à leurs pieds. Ce ſuccez les intimida, & fit qu'ils n'oſerent plus rien dérober. S'il arrivoit même qu'ils priſſent quelque choſe, ils le rendoient ſitoſt qu'on le leur commandoit. On leur demanda par ſigne s'il ny avoit point de riviere dans le païs. Voicy ce que fit un d'entre eux pour faire entendre ſa réponſe. Il prit un dard, & l'ayant pointé vers l'Occident, il commença à marcher au trot, & ayant fait le tour du camp une fois & demie, il tourna la pointe de ſon dard vers le Soleil, voulant marquer par là qu'il y a-

voit une riviere éloignée d'autant de chemin qu'on en pouvoit faire en marchant de la sorte dans l'espace que le Soleil met à faire un tour & demi. Ce qui fit comprendre qu'il y en avoit une à l'Occident éloignée du camp d'une journée & demie de chemin. On prit ensuite une poignée de sel, & on leur en donna à goûter, en leur demandant, s'ils en avoient, ils en mirent dans leur bouche, & firent entendre, en tournant la teste, qu'ils n'en avoient point. Ils mirent ensuite leurs mains sur leurs jouës, & fermant les yeux, ils prirent congé de la compagnie, marquant par ce geste, qu'ils s'en alloiẽt dormir.

Les Jesuites qui ne s'estoient embarquez sur cette flotte que pour travailler à la conversion de ces peuples, s'appliquerent d'abord à apprendre leur langue. Ils remarquoient avec la derniere exactitude toutes les paroles qu'ils entendoient, & les écrivoient incontinent, afin de les apprendre; & le Pere Kino, qui commence à entendre cette langue, asseure qu'elle est fort claire, & qu'elle renferme toutes les lettres de l'alphabet. Ces peuples sont dociles, affables, & d'une humeur fort enjoüée, ils prononcent fort distinctement l'Espagnol, & dés le commencement leurs enfans venoient s'entretenir, & joüer avec les

nôtres aussi familierement, que s'ils avoient esté élevez ensemble.

Il ne se passoit presque point de jour que quelques nouveaux Indiens ne vinssent au camp. Les Espagnols ayant fait leurs Pasques le Jeudy Saint, avec bien de la devotion, dans l'Eglise qu'ils avoient élevée de troncs, & de branches d'arbres, en virent venir quarante differens de ceux, qu'on avoit vû jusqu'alors. On leur fit amitié, & on leur donna quelques bagatelles, pour les recompencer de quelques charges de bois, qu'on leur avoit fait aporter, ils furent si contens de ces presens, qu'ils revinrent tous le

lendemain avec leurs charges de bois ſur leurs épaules, dans la veuë de nous faire plaiſir.

Ces peuples ſont d'une tres-grande docilité, ils ſe laiſſent inſtruire, ils prient avec les Peres, font le ſigne de la Croix, & repetent d'une maniere fort claire & fort diſtincte, les prieres qu'on leur fait faire; car quoy qu'ils ne les entendent pas, le nom de Dieu, qui eſt renfermé dans ces prieres, eſt capable d'amolir leurs cœurs, & de produire de grands effets dans leurs ames.

La maniere naïve, dont ils s'expriment par geſte ſur toutes choſes, marque aſſez qu'ils

ne manquent pas d'eſprit. Voicy comme un vieillard, qui avoit cinq enfans, leur fit entendre qu'il en avoit perdu un, & qu'il l'avoit enterré depuis peu de jours. Il creuſa une foſſe, prit un morceau de bois, & le couvrit de terre ; tâchant par cettte repreſentation de ſe conſoler de la perte qu'il venoit de faire. C'eſt ainſi que ces bonnes gens s'entretiennent avec nous, & nous racontent pluſieurs choſes, qu'il ſeroit trop long de rapporter icy. On ne ſcait encore s'ils ont des cabanes, l'Admiral ayant ordonné à un Caporal, & à quelques ſoldats de s'avancer dans le païs le plus loin qu'ils pourroient

pour découvrir s'il y en avoit quelques-unes, ces gens ayant marché environ trois lieuës, monterent ſur une eminence fort élevée, d'où ils apperceurent un grand lac, de belles plaines, & de groſſes fumées dans un grand éloignement; mais ils ne virent ni hommes ni cabanes.

L'air de cette Iſle eſt fort bon & fort agreable, il y a de grandes montagnes couvertes de bois, toutes remplies de gibier, de lapins & de cerfs. Le fonds de la terre ſemble fort propre pour toutes ſortes de ſemences, on y a déja ſemé du bled d'Inde, des melons, & d'autres grains qu'on avoit apporté.

Les prairies & les beaux paturages, qu'on a trouvé, font croire qu'on y pourra nourrir toute ſorte d'animaux. C'eſt pour cela que l'Admiral a depeſché la Capitane, pour en aller chercher; on a eu avis qu'elle eſtoit arrivée à Hiaqui, où l'on l'a chargée de tout ce que l'Admiral demandoit.

Quelques ſoldats, s'étant allez promener aſſez loin du camp, trouverent une caverne, où il y avoit une grande quantité d'oſſemens d'hommes, ce qui leur fit conjecturer, qu'ils y enterroient leurs morts. Ils y trouverent auſſi le debris de quelques vaiſſeaux, il y a apparence que

c'eſtoient les reſtes du naufrage que le Capitaine Ortega fit dans ce port en l'année 1633. où 1634. Ils y rencontrerent auſſi des pierres minerales, & des nacres de perles, dont ce grand golphe eſt remply, ſi on en croit les anciennes Relations ; mais quelques merveilles qu'elles en ayent dit,on n'en a point encore vû,& lesIndiens même n'en ont aucune connoiſſance. Il ſe peut faire qu'on n'en trouve que dans les Iſles, qui ſont en grand nombre au milieu de ce détroit, particulierement vers le Nordoüeſt. On trouva auſſi dans cette meſme caverne, des oſſemens de baleine d'une ſi prodigieu-

ſe grandeur, qu'une ſeule mâchoire eſtoit large de cinq aulnes. L'Admiral Dom Iſidore d'Atondo attend avec impatience les chevaux qu'on luy amene de Hiaqui, afin de penetrer plus avant dans le païs, & de paſſer à l'autre côté du port; & à la Baye de ſainte Marie Magdelaine, qui eſt à vingt lieuës du port de la Paix.

La longueur de cette Iſle du Nordoüeſt au Sudoüeſt eſt de 1700. lieuës depuis le Cap de ſaint Luc juſqu'à celuy de Mendozino, ſa largeur de l'Eſt au Nordoüeſt, eſt de 500. lieuës depuis le port de François Drak, juſqu'au cap de Mendozino,

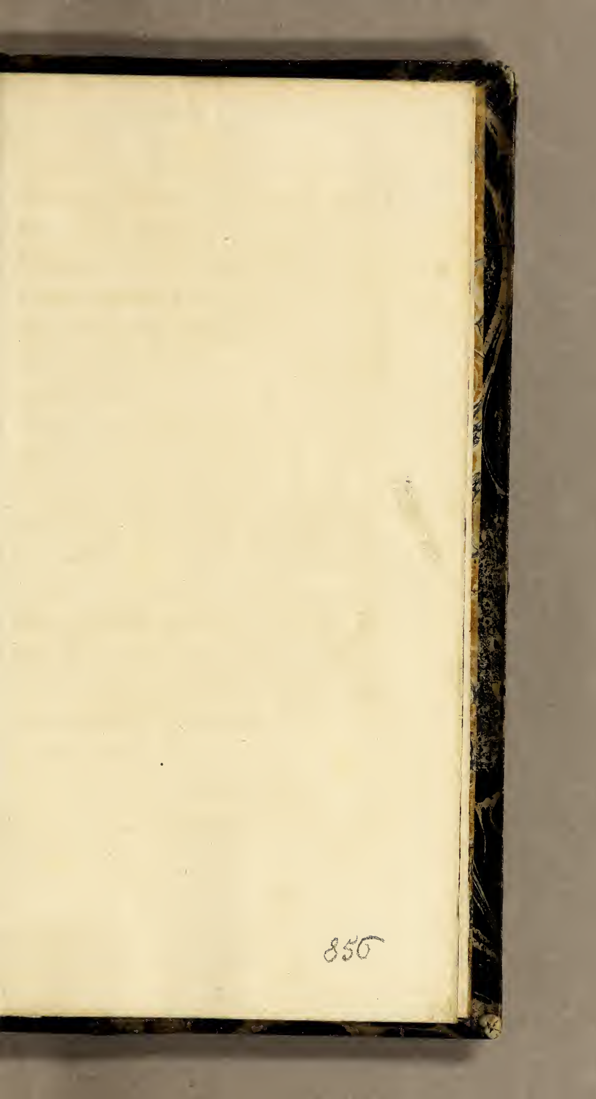
ſelon les anciennes Relations. Quand nous aurons fait une entiere découverte de tout le païs nous en pourons parler avec beaucoup plus de ſeureté.

FIN.

PERMISSION.

VEu l'Approbation, permis d'imprimer. Fait ce 20. Juillet 1685. Signé,

DE LA REYNIE.


856

